

CATHERINE LEGEAY

PASSEURS

Roman

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

LOUIS-MARIE ALET	LYNNE JOHNSON
AGNÈS AUBRY	SYLVIE LEGEAY MORISSET
MARIE-HÉLÈNE BOULLAY	DANIÈLE MOREAU
HÉLÈNE CAHEN	OURS PEREDODU
ILIANE DEUNF	CAROLE QUILLET
DAVID DOHAN	BARONNE MIREILLE
LAETITIA FIGUREAU	WENDEN
MICHÈLE GAILLARD	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-756-0

Dépôt légal : juillet 2021

*Qui n'a pas vu la route, à l'aube,
Entre deux rangées d'arbres,
Toute fraîche et toute vivante,
Ne sait pas ce que c'est que l'espérance.*

Georges Bernanos

1.

C'était une petite gare. Sa longue barrière de ciment ajouré, son parterre en demi-cercle où s'épanouissait un robinier, son panneau de plastique blanc que le jet d'une pierre avait laissé béant sur un néon clignotant faiblement, son distributeur de boissons sous-alimenté : rien ne disait sa région, mais tout disait qu'elle était sise dans une petite ville de province, et qu'y passaient seulement de courtes rames pour les villes voisines. Seuls deux curieux voyageurs en tenue de nomades conversant sur un banc de fonte la peuplaient au moment où Arthur, ayant terminé de lire les indications des panneaux extérieurs, reprenait ses cent pas sur le quai gravillonné.

Il était trois heures : l'heure où l'après-midi s'étire, où le temps tremble, entre le matin qui a déjà produit des souvenirs, et la certitude du soir. Arthur remarqua qu'un petit plant de rosiers nains avait été fraîchement arrosé : des gouttes d'eau abreuyaient les pétales blancs et retombaient sur le carré de terre sombre. Quelqu'un prenait donc soin de ce buisson rabougri. C'était sans doute une chef de gare, se dit-il. Ou encore, la femme du chef de gare. Dans son désarroi, il était attentif à tout signe de présence humaine. L'endroit où il se trouvait était l'inconnu absolu.

L'un des deux hommes se leva, fit le pas qui suffisait pour se trouver au bord du quai et y jeta avec jubilation une canette de bière : une longue canette aux éclats de couleur irisée qui se cala en équilibre au coin d'une traverse. L'homme regagna son banc en titubant de façon théâtrale. Sous une tignasse si crasseuse qu'on eût dit une toison de mouton avant la tonte, les excès autant que les manques avaient creusé et vieilli les

traits, sans enlever aux yeux clairs une luminosité qui mettait mal à l'aise. Son regard mauvais venait de croiser celui d'Arthur, semblait vouloir s'arrêter sur lui. Mais c'était une personne apparue derrière lui que ce regard visait. L'homme tournoya, et la verrière au-dessus du quai résonna de son exclamation rauque :

— Mame la Comtesse ! Mame Brunehisse ! Mame la Comtesse de Jauffre ! Lion, pour vous servir !!!!!

La personne ainsi interpellée était une femme d'âge mûr, qui s'avavançait vers le bout du quai en vacillant sur des talons aiguille, avec une lenteur calculée à l'aune de l'importance qu'elle semblait se donner. Elle laissa, en passant à la hauteur d'Arthur, des effluves vanillés que la chaleur rendait écœurants, et lui coula un regard effronté. Sur son profil encombré de cheveux oxygénés en désordre, le fond de teint luisait et se perdait dans de sombres petites rigoles. L'homme qui disait s'appeler Lion s'inclina devant elle :

— Pour vous servir !

Elle s'éventa avec le quotidien du jour dont Arthur put distinguer la manchette « Secousses mortelles en Turquie ». Oui, c'était ce tremblement de terre survenu la veille, il l'avait vu à la télévision, à l'hôtel.

— Mon brave, il faudra venir élaguer le bosquet, et arroser, vous avez vu cette chaleur ?

Arthur dépassa l'homme et la femme, fuyant leur aura de vanille, d'alcool et de sueur aigre. Il se trouva alors à la hauteur du banc, où le deuxième homme restait assis, observant la scène avec un sourire énigmatique. Il salua Arthur, en soulevant légèrement de son crâne un Stetson graisseux, d'une couleur indéfinissable, sinon par son âge : un vieux gris, un noir passé, à moins que ce ne fût un brun délavé. Enfin, quelqu'un avait noté sa présence. « Est-il ivre, lui aussi ? » se demanda Arthur. Mais l'homme se redressa, l'invitant à s'asseoir à côté de lui, et son regard sombre se portait sur Arthur avec une grande attention.

Il ressemblait à Winston Churchill. Une panse hypertrophiée faisait craquer son gilet luisant d'usure, mal refermé sur une chemise qui avait dû être blanche.

Il resta silencieux un moment, fixant les rails devant lui. Sous le Soleil, ils se perdaient en une trajectoire étincelante d'où s'élevaient de sinueux tremblements de chaleur. Arthur ne distinguait plus, entre cette touffeur de septembre et les ennuis qui l'avaient conduit là, ce qui l'accablait le plus.

— Vous allez où, mon gars ? questionna l'homme. Et, avant qu'Arthur eût articulé une réponse :

— Vous êtes perdu, mon gars. Vous n'êtes pas là où vous devriez, c'est ça ?

Arthur soupira, et laissa refluer en lui l'émotion. Celle d'être seul dans un ailleurs indéchiffrable, où sa détresse venait d'être aperçue.

— Il va où, le TER ? Je veux dire : le prochain ?

— Le prochain, c'est aussi le seul de la journée, mon gars. Et c'est celui-là que tu dois prendre, affirma l'homme, tamponnant son front humide avec un mouchoir à carreaux rouges et blancs. Oui, c'est celui-là.

— Vous ne savez pas où je vais ! s'exclama Arthur.

— Et toi non plus, mon gars, tu ne sais pas où tu vas, pas vrai ?

Arthur leva, puis baissa lourdement les deux bras. Puis il s'assit auprès de l'homme qui lui tapota l'épaule :

— Je m'appelle Win, et toi ?

« Win, ça doit être le diminutif de Winston » se dit-il.

— Arthur... Et vous êtes d'ici ?

— Moi, je suis de nulle part. Mais c'est ici que je me tiens et que je suis bien.

— Où va-t-il, ce train ? insista Arthur.

— À Cerbère. C'est là que tu vas de toute façon. C'est là

que tu trouveras des trains, tous les trains que tu veux, pour aller là où tu vas. Quand tu auras trouvé où tu vas. Là où on va, c'est ça qui compte. Pas comment, pas pourquoi, pas avec qui, non : là où on va. Et toi, mon gars, tu ne sais pas. Mais prends donc le train pour Cerbère. Mets-toi en route.

Sur ces étranges injonctions, l'homme se tourna vers le bout du quai, d'où revenait Lion qui en avait terminé avec la Comtesse.

— Lion, c'est son nom ? demanda Arthur.

— Que oui, mon gars. Quand il a débarqué ici, il y a cinq ans, il rentrait d'on ne sait trop quelles bagarres au bout du monde. Il a dit qu'il n'avait plus de nom, qu'il ne s'en souvenait pas, qu'il n'existait pas. Alors il s'est pris le premier nom qu'il a trouvé, ici, sur le quai de la gare. Tu vois, le distributeur ? Bon, on aurait pu le nommer Mars, ou Chips, ou Kit... C'est lui qui a préféré « Lion ». Ça lui va bien, non ?

Oui, ça lui allait bien, Lion : ça déchiffrait quelque chose de ces cheveux grisonnants en bataille, de ces yeux délavés et injectés, de ce teint gris que l'alcool ravivait, de cette allure à la fois nonchalante et tendue.

— Ton train part à trois heures huit. T'as qu'à monter dans la rame avec la Comtesse.

— C'est une vraie comtesse ? Et le doute était si évident dans le ton d'Arthur que Win lui appliqua une claque sur la cuisse en s'esclaffant :

— Que non, mon gars. T'as vu l'allure ? C'est une bécasse qui se prend pour un échassier de grande race, même pas une grue. Elle a repris le domaine des Jauffre quand le fils s'est tué en voiture. Tu connais rien aux histoires d'ici, mon gars. Elle vient de la ville, elle voulait jouer à Marie-Antoinette aux champs... Mais ici, on ne joue pas. On est dans la vraie vie... Son homme, il est aussi niais qu'elle, mais en plus paresseux. Enfin, moi, j'ai rien à dire, j'habite chez eux, sur le domaine, dans la souillarde. C'est mon ermitage. Et lui, poursuivit-il en désignant Lion qui remontait le quai avec une canette de bière à la main, lui, il aide un peu, pour les cultures, la cueillette, quand il n'est pas ivre, il

bricole...

— Il habite où ?

— Là, derrière la gare, il a une cabane sur ce petit terrain vague.

À cet instant, une silhouette féminine vint s'encadrer dans la porte à double battant, laissée grande ouverte pour favoriser le courant d'air ; elle tenait à la main un petit arrosoir à long bec, et s'avavançait vers le parterre fleuri. Win l'interpella :

— Eh ma belle, je t'ai déjà dit que c'est pas l'heure pour arroser. Tes fleurs, elles ont soif, mais il fait encore trop chaud. Ça va s'évaporer tout de suite, et tu devras recommencer dans une heure !

Il avait parlé fort pour qu'elle l'entende, d'une belle voix profonde et vibrante de baryton. Mais la jeune femme eut un geste d'indifférence, et un petit sourire, qui peut-être s'adressait aussi à Arthur. Il ne voyait de Win que son profil, et remarqua que sa chemise autrefois blanche était sans tache, parfaitement repassée sous son gilet douteux.

— Va chercher ton billet, mon gars, poursuivit Win.

Arthur se leva et rejoignit l'unique guichet à l'intérieur du petit bâtiment. La même jeune femme y était installée, la tête maintenant coiffée de la casquette réglementaire, un sifflet blanc autour du cou.

— Qu'est-ce que j'ai, à Cerbère, comme liaisons ?

Elle leva vers lui de beaux yeux tristes, d'un gris perle sous des cils clairs.

— Vers le sud, Barcelone, Tarragone, Valence, et au nord, Paris par Limoges et Brive. Vous y serez à temps pour prendre un train de nuit...

Il fut fort soulagé : ainsi, il allait pouvoir fuir au plus vite ce lieu où il était arrivé par hasard, et où il se trouvait maintenant

totallement contre son gré. La perspective d'être, dans quelques heures, dans un train qui le ramènerait à la civilisation, en terrain connu, était plus que réconfortante.

En lui tendant son billet, la femme lui dit :

— Il part dans un quart d'heure.

Et elle détourna son regard. Arthur repartit vers le quai. Il allait faire ses adieux à Win.

Celui-ci n'avait pas bougé. Voyant arriver Arthur, il lui sourit de loin. Eh bien, les gens lui souriaient, dans ce lieu étrange.

— Content de repartir à Paris, mon gars ?

— Comment savez-vous que j'habite à Paris ?

— Je le sais, c'est tout, fit Win. Et aussi que tu es paumé, aujourd'hui, et que le vieux Win t'aidera si tu as besoin.

« Pas nécessaire, je m'en vais bien loin », pensa Arthur. Mais la politesse lui fit tenir un autre discours :

— Eh bien, merci, monsieur Win. Merci pour toutes vos indications... vos explications...

— Je ne t'ai rien indiqué, mon gars. Ni rien expliqué. Mais là où tu vas, quand tu sauras où tu vas, tu trouveras... Ou bien – il prit un air mystérieux tandis qu'Arthur se levait, car on entendait le martèlement des rails par le train en approche –, tu supporteras de ne pas trouver. Tu supporteras de ne pas trouver tout de suite, tu supporteras d'avoir à chercher encore...

« De quoi il se mêle », pensa Arthur en s'avançant, bien trop tôt, sur le quai. Un train à deux rames, aux parois métalliques bariolées de graffitis, entra en gare. La Comtesse monta en tête de train et Arthur en queue, volontairement. La jeune chef de gare se posta au bout du quai, sifflet en bouche. Lion avait repris son jeu de jambes avec une nouvelle canette de bière et ne les regarda pas quand le train s'ébranla. Win, lui, souleva son chapeau « pour la Comtesse, évidemment » pensa

Arthur en se calant près de la fenêtre de son compartiment sur une banquette de moleskine orange à bout de souffle. Et puis, il le souleva de nouveau, lorsqu'Arthur croisa pour la dernière fois son regard.

2.

Cela faisait des semaines qu'il n'avait pas pensé pendant plus d'une heure à Sonia.

Il palpa avec dégoût les manches de sa chemise blanche dans laquelle, depuis le matin, il avait abondamment transpiré et se souvint qu'il n'avait rien pour se changer. Il laissa défiler à sa gauche la fin du quai, aperçut la cabane de Lion, amas de planches légèrement incliné dont l'écroulement semblait imminent. Puis apparut une garrigue hérissant le sol de ses arbustes verts grisés qui laissaient affleurer un calcaire pâle. Il était en Roussillon, au sud du Sud, si différent de son Languedoc natal.

Il pourrait penser à Sonia au moins jusqu'à l'arrivée, dans trois quarts d'heure. Il entendit le son pneumatique que produisait, en s'ouvrant, la porte séparant les deux rames du train. Il se pelotonna dans le coin de la fenêtre en détournant les yeux du couloir où venait d'apparaître la Comtesse. Il était sûr qu'elle allait poser sur lui son regard effronté et ne voulait pas le croiser. Elle arpenta la rame en déplaçant un sillage qui donnait à Arthur la nausée. D'ailleurs, il n'avait pas mangé depuis le matin, depuis le début de sa mésaventure.

Il allait penser à Sonia. C'était inutile, stupide, douloureux, scabreux et insensé. Mais il ne pourrait pas s'en empêcher. Le désastre de leur séparation était là, ferme et inexpugnable, et serait un repère alors qu'il perdait tous les autres. Il pourrait se cramponner longtemps à cette certitude, alors que le sol se déroba sous ses pas.

Remonterait-il le temps tranquillement, partant du pire pour retourner au meilleur ? S'en irait-il directement dans le passé, dans leurs débuts splendides, pour buter sur le présent récent ? Ou bien errerait-il dans les replis d'une conscience malmenée, épousant les incohérences de leur histoire, pour se concentrer sur la seule cohérence, celle de sa souffrance ? Non, il laisserait simplement défiler les images, comme sous ses yeux mi-clos le paysage du Roussillon.

La salle du restaurant où il l'avait connue, d'abord. Son halo de lumière orangée autour des plafonniers en acrylate éteignait les teints, sauf celui de Sonia. Le sol était en carrelage et elle y évoluait, gracieuse comme sur une piste de danse, portant ses plateaux avec élégance. Plus que son visage, sa silhouette attirait les regards. La tenue noire rehaussée d'un court tablier lie-de-vin faisant honneur aux petits crus du Bordelais servis au verre lui seyait à merveille.

Arthur venait déjeuner presque tous les jours dans ce petit bistrot coincé entre une échoppe de piercing et une friperie, sur une place du centre de Bordeaux. Lieu de rendez-vous d'étudiants pressés et fauchés, de professionnels exubérants, de gens âgés se glissant dans les plages horaires extrêmes, il avait tout de la pension de famille, ce que ne démentait pas une tenancière chaleureuse et maternelle. À l'époque, Arthur terminait sa thèse de sociologie à l'université Ellul. Il n'avait pas cru, débarquant à Bordeaux, pouvoir s'habituer à la blancheur lisse de ses pierres ni à la distance courtoise de ses habitants. Puis, au long des dimanches, il avait été saisi par les couleurs du pont de Pierre au soleil levant, par la majesté du fleuve s'évasant, languide, dans la Gironde, et par les clins d'œil des mascarons aux façades anciennes.

Il avait peu d'amis : pas plus et pas moins qu'à Montpellier. Il se satisfaisait de ces relations plus profondes et fidèles que nombreuses. Dans une ville ou un pays inconnu, cela ne lui posait pas de problème. Il demeurait volontiers en tête-à-tête avec lui-même.

Le visage de Sonia était un peu trop long et sa bouche

trop mince. Elle faisait de grands efforts pour apparaître toujours nette et bien coiffée malgré ses cheveux en bataille, ses « mauvais cheveux » comme elle disait, que l'humidité du climat local n'améliorait pas.

Mais il y avait ses yeux. Deux petites amandes bien dessinées, comme enrobées de caramel, portant un regard à la fois doux et fier. Arthur se rappelait souvent ce qu'il avait éprouvé la première fois qu'il avait osé aller à la rencontre de ce regard : comme un plongeur, ou une escalade bouclée à toute allure, laissant entrevoir plus vite que prévu les sommets qu'on juste soupçonnait, sans y croire vraiment. Comme si ses pupilles eussent été en trois dimensions, dans lesquelles la profondeur dominait les autres. D'un brun velouté, chatoyant, épais comme une fourrure. Il y avait un brun Sonia comme il y a un vert Véronèse et un bleu Nattier. Vers l'iris noir convergeaient de petites stries foncées, tels des replis rocheux vers un cratère. Le brun Sonia était volcanique et donnait le vertige.

Sonia avait bousculé une tasse de café qu'elle s'apprêtait à lui servir. Le regard d'Arthur cherchant le sien en éprouvait la tension. Elle l'avait brûlé, en même temps que le café répandu sur la soucoupe. Elle avait, sous l'effet d'une émotion, rejeté ses cheveux derrière l'oreille en s'excusant.

À partir de ce jour, Arthur vint tous les jours au « Bistrot d'Aline ». Il s'y rendait tôt, pour la voir et être servi par elle avant l'affluence de midi et demi. Il ressentait dès le matin la même fébrilité que, enfant, il avait éprouvée lorsqu'on s'est fait un nouveau camarade et que tant de choses sont à faire et à découvrir ensemble que rien ne saurait retarder ou contrarier les rencontres. Il ne savait pas comment l'aborder : aussi vint-il plus tard, espérant se trouver seul ou presque seul dans la salle avec elle. Il y mit le temps nécessaire : ni ses études, ni son éducation, ni ses amis, ne lui avaient appris comment s'y prendre. Elle dut l'aider, se comportant comme une jeune femme moderne, incitant l'homme qu'elle avait conquis à la conquérir vraiment.